FRC 5,2152 (C)
Case
FRC
21381

LETTRE

De M. JEAN-FRANÇOIS LIEUTAUD ; Commandant - Général de la Garde-Nationale de Marseille, aux Bataillons qui composent l'Armée de cette Ville.

MESSIEURS ET CHERS FRERES D'ARMES ;

Votre confiance eſt un dépôt précieux, dont je vous ſuis comptable. Je mets dans l'exercice des fonctions que vous avez bien voulu me départir, toute l'activité & le zèle dont je ſuis capable ; je ferais mieux, s'il était en mon pouvoir de mieux faire. Je ne vais point au-devant des éloges ; il eſt plus doux pour moi

THE NEWBERRY LIBRARY

d'être témoin de votre patriotiſme, que d'établir entre nous un commerce menſonger de félicitations.

C'eſt pour vous parler le langage de la vérité que je prends aujourd'hui la plume ; que ma main ſe ſèche, ſi elle eſt guidée par un autre ſentiment que celui de votre gloire, & du deſir que j'ai de contribuer à la tranquillité publique.

Elle ſerait entière ; votre bonheur le ſerait auſſi, & rien ne manquerait à la proſpérité de notre chère Patrie, ſi tous les Soldats de l'Armée, à la tête de laquelle vous avez daigné me placer, voulaient bien me ſeconder, en ſe pénétrant de quelques vérités utiles, en réfléchiſſant ſur les avantages inſéparables de l'ordre & de la ſubordination.

Ce n'eſt pas pour moi, MESSIEURS, que je réclame. Vous m'avez comblé de témoignages d'attachement qui ne s'effaceront jamais de ma mémoire. Vous avez impoſé une nouvelle tâche à ma gratitude, mais mes principes étaient faits, & rien ne pouvait ajouter à ce que j'avais promis d'entreprendre, pour allier le bienfait de la régénération avec la ſauve-garde de la tranquillité publique.

Seul, je ne pouvais rien. Mes vœux auraient été impuiſſans, ſi vous ne m'aviez ſecondé.

J'ai vu les haines & l'eſprit de parti diſparaître. J'ai vu toutes les nuances ſe fondre ſous l'étendart des couleurs patriotiques ; & ſi toute ma vie n'était qu'une longue ſuite de douleurs & d'amertumes, je m'en conſolerais par le ſouvenir du jour ſolemnel de notre ſerment fédératif.

Pourquoi faut-il, mes chers Concitoyens, que je trouve encore parsemée d'épines, cette route que vos mains couvrirent des palmes de la paix. Je viens, pour la dernière fois, peut-être, épancher mon cœur dans le sein de vos Bataillons. Je ne vous dissimulerai point les peines qui m'entourent, les justes motifs de sollicitude qui m'affligent, ce que vous avez à craindre, ce que vous pouvez espérer, je dis mieux, ce que vous êtes certains d'obtenir, si vous le voulez bien.

Ne désapprouvez point ma franchise, à Dieu ne plaise que j'attaque personne en particulier! Je ne vais à la recherche des faits, que pour prévenir le mal, ou pour faire éclater au grand jour le mérite d'une bonne action; mais, le dirai-je, mon cœur est navré, les forces m'abandonnent, lorsque je vois la tiédeur prendre la place du zèle, le service dédaigné, ou mal fait, les postes déserts, ou réduits à un petit nombre de Citoyens, qui se harassent pour remplacer ceux qui les quittent, souvent même, avant d'être arrivés, de la Parade, aux lieux qui leur sont assignés.

Les Postes sont tirés au sort; mais on ne respecte pas cet ordre de choses; plusieurs veulent choisir, après que le sort a décidé.

Je ne vous parle point de la subordination, de l'obéissance, qui sont pourtant le nerf du service militaire. Je m'en rapporte aux faits dont vous êtes tous les jours les témoins. Je m'en rapporte aux plaintes sans nombre qui m'arrivent, que je suis obligé d'écouter, que je tremble également d'éconduire, ou de trop accueillir.

L'erreur est le partage de l'homme; j'ai tous

jours cette idée préſente à l'eſprit ; & je ne m'attendais pas, je l'avoue, à la triſte néceſſité d'avoir toujours des prétentions à réprimer, des équivoques à démêler, des injures ou des malentendus à faire oublier.

Epargnez-moi, de grace, ces détails, qui prennent ſur un temps que je ne réſerve point pour moi, que j'aime à vous conſacrer tout entier. Un peu de condeſcendance pour vos Chefs dans les Bataillons reſpectifs, peut affranchir une foule d'obſtacles, & me laiſſer le moyen de vous être infiniment plus utile.

J'ai tenté d'appaiſer, d'anéantir des diſſentions nteſtines dans quelques Bataillons. Je me félicitais à peine d'avoir réuſſi, que les feux ont percé ſous la cendre, & je vois agiter de nouveau, avec une ſorte de ſcandale, des queſtions où l'amour-propre a plus de part que le patriotiſme.

Bientôt les Comités, formés par vos ſuffrages, auront moins l'air d'une aſſemblée militaire, que d'un tribunal établi pour connaître des injures & de toutes les rixes particulières.

J'ai propoſé quelques points de Réglemens ; mais je les ai livrés à votre diſcuſſion. Je me ſuis ſévérement abſtenu de tout ce qui pouvait avoir un caractère pénal ou trop rigoureux. Je ſens combien il eſt juſte de diſcuter ; mais ſentez auſſi combien il eſt néceſſaire de finir. Voyez le relâchement prêt à s'introduire, s'il ne l'eſt déjà ; la ſaiſon rigoureuſe approcher, & l'armée s'amoindrir.

Il ſemble qu'on conſpire contre ſa formation & ſon exiſtence. On ſe plaint de ce que l'armée n'eſt pas organiſée, & l'on ſe tourmente en vains détails, pour retarder le moment de ſon organiſation complette.

Au nom de la Patrie, mes chers Concitoyens, au nom de la Liberté que nous venons de conquérir, au nom de l'honneur, qui eſt votre Dieu, allons au but. Rallions-nous, ſachons obéir, ſi nous voulons être dignement commandés ; que peuvent des faiſceaux diſperſés, que peuvent les membres ſans corps ? Rien ; c'eſt une vérité auſſi ancienne que le monde. Les Romains la ſentirent : ils furent libres & maîtres du monde, parce que leur force naiſſait de l'union. Ils déchûrent, ils s'anéantirent, lorſque les militaires devinrent diſcoureurs & courtiſans.

Vous ne trouverez en moi ni l'un ni l'autre ; mais vous y rencontrerez toujours la ſentinelle de la Patrie, qui gardera ſon poſte avec conſtance, qui vous dira la vérité ſans aigreur, qui ſe plaît à l'écouter ſans murmure, & qui voit avec peine un avenir effrayant, ſi vous n'avez la ſageſſe d'oppoſer une digue au torrent qui nous menace. Vous êtes libres ; oui, ſans doute, vous l'êtes ; mais les ſoldats de la Patrie doivent la ſervir ſans s'appercevoir qu'ils rempliſſent une tâche ; il faut qu'après avoir poſé vos faiſceaux d'armes, vous puiſſiez, certains de vous-mêmes, aſſurés de votre union, vous livrer aux tranſports de la gaieté qui vous caractériſe, vous raſſembler d'un inſtant à l'autre en phalanges inexpugnables, & que la vivacité Marſeillaiſe éclate dans vos jeux comme dans vos manœuvres.

Voyez les malheurs récens de Nîmes & de Lyon ; voyez le commerce languir, les atteliers déſerts, le luxe toujours impatient de jouir, calculer aujourd'hui ſes jouiſſances, les reſſerrer, & réduire les artiſtes, les ouvriers à l'inaction. Le commerce veut marcher d'un pas libre. Ce

n'eſt point à côté d'un volcan prêt à former une éruption, qu'il ſe repoſe. La nature a tout fait pour nos climats, & pour nos côtes ; elle appelle toutes les Nations dans votre Port. Ne ſouffrez pas que nos voiſins & nos rivaux nous les enlèvent ; & puiſque Marſeille fut la première Ville du Royaume qui courut embraſſer la ſtatue de la Liberté, il eſt juſte, il eſt naturel qu'elle ſoit la première à bannir de ſon enceinte la licence & les diſſentions. Voyez les dangers qui nous entourent, ils deviennent toujours plus preſſans ; les ennemis de la Nation la menacent encore... & vous dormiriez ! On parle ſans ceſſe de patriotiſme, mais ce mot qui dit tout, ne ſerait-il qu'un vain ſon ? On peut vous égarer, & lorſque vous avez conquis la liberté, vous aurez peut-être encore vos foyers à défendre, vos femmes, vos enfans ; ſerons-nous en état de repouſſer l'ennemi ſi la diſcorde ſe mêle, ſe perpétue dans nos Bataillons ?

Vous avez étonné l'Univers, forcez-le à vous admirer. Les beſoins, les échanges & votre activité, le forceront bientôt à vous enrichir.

J'aime à me laiſſer entraîner vers cette ſéduiſante perſpective. Il dépend de vous qu'elle ne ſoit point une illuſion.

Et ſi de tels avantages vous ſont indifférens, ſi la certitude de votre bonheur ne vous touche, ſi vous vous agitez toujours ſans but, au gré de quelques hommes dangereux que j'ai déjà ſignalés, ſouffrez du moins que ce ſoit au rang de Volontaire que je me fixe pour gémir ſur le ſort de ma Patrie ; mais n'attendez pas que le mal ſoit ſans remède pour mettre à ma place celui que vous croirez le plus digne de l'occuper.

Je dis, ſans emphaſe & ſans prétention, que j'ai fait, que je fais encore, que je ſuis prêt à faire ſans ceſſe tout ce qui eſt en mon pouvoir ; je ne puis mieux. Mais ſi vous ne me ſecondez, vous allez m'autoriſer à croire que vous penſez qu'un autre pourra mieux faire ; alors ne balancez pas, choiſiſſez, nommez, & plus vous en trouverez, plus je ſerai glorieux d'être né dans un pays qui offrira tant de bons Citoyens, pour le ſervice le plus pénible, le plus ſemé d'obſtacles ; mais qui ne fournit à mon cœur qu'un ſujet de conſolation bien douce, lorſqu'il me procure l'occaſion de vous jurer un attachement ſans bornes, & tout le zèle dont je ſuis capable.

J. F. LIEUTAUD,
Commandant-Général de la Garde Nationale.

A MARSEILLE.
De l'Imprimerie de JEAN MOSSY, Père & Fils ;
Imprimeurs de la Nation, du Roi & de la Ville.